



F. Binard, Les mères de la nation. Féminisme et eugénisme en Grande-Bretagne, Paris, L'Harmattan, 2016

Victoria Roure

► **To cite this version:**

Victoria Roure. F. Binard, Les mères de la nation. Féminisme et eugénisme en Grande-Bretagne, Paris, L'Harmattan, 2016. Encyclo. Revue de l'école doctorale Sciences des Sociétés ED 624, 2019, 10, pp.173-177. hal-02469996v2

HAL Id: hal-02469996

<https://u-paris.hal.science/hal-02469996v2>

Submitted on 8 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Encyclo

Revue de l'École doctorale ED 624

Économies

Pensée critique

Espaces

Politique

Sociétés

Pratiques sociales

Civilisations

VICTORIA ROURE

F. BINARD, *LES MÈRES DE LA NATION. FÉMINISME ET EUGÉNISME EN GRANDE-BRETAGNE*, PARIS, L'HARMATTAN, 2016.

Un héritage néo-darwiniste en vogue

Cet ouvrage dresse un tableau historique du développement conjoint des idées féministes et eugénistes en Grande-Bretagne entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Florence Binard présente des portraits biographiques de femmes britanniques ayant participé à l'élaboration de certains courants idéologiques mêlant eugénisme et féminismes. Ces portraits suivent également une logique thématique reprenant les filiations idéologiques entre les différentes femmes présentées dans cet ouvrage.

Florence Binard insiste sur la puissance de l'héritage darwiniste au début du XX^e siècle. L'eugénisme est inventé en 1883 comme remède à la potentielle « dégénérescence de la nation britannique » et s'inspire des principes darwiniens « de sélection naturelle et d'hérédité des variations » (p. 36). Envisagée comme une « science du perfectionnement de la 'race' » (p. 16), deux types d'eugénismes se distinguent : l'eugénisme positif met au point des méthodes liées à l'éducation et la socialisation ; l'eugénisme négatif emploie des méthodes législatives pour éliminer les « indésirables ». L'eugénisme, en vogue, rassemble dans les années 1920 intellectuel-le-s progressistes comme réactionnaires, ce qui explique la variété des discours tenus par les autrices présentées dans cet ouvrage.

L'histoire de l'eugénisme britannique et ses liens avec le développement de certains courants féministes provoquent un malaise historiographique au XX^e siècle ; la porosité des idéologies ayant parfois été volontairement effacée. La chercheuse rappelle qu'il n'y a pas un mais des féminismes, courants idéologiques œuvrant pour atteindre à des périodes et dans des contextes divers « l'émancipation des femmes et l'égalité entre les femmes et les hommes », avec des moyens potentiellement antagonistes (p. 9).

L'obsession de la maternité

La Grande Guerre bouleverse le fonctionnement économique du pays : on réclame une main d'œuvre féminine, tandis que beaucoup de professions demeurent interdites aux femmes avant 1914. À la fin du conflit, ces femmes exigent qu'on prenne en compte leur contribution, tandis que les personnels politiques s'inquiètent de les voir prendre une place sur le marché du travail. Le thème de la maternité devient alors central. La peur d'une dégénérescence de la nation et de la « race » britanniques se meut en obsession hygiénique, d'autant que la natalité demeure en baisse et qu'un déséquilibre numérique entre hommes et femmes s'installe. Ces facteurs, ajoutés à la hausse des divorces et l'émigration massive des hommes vers les colonies, font craindre un effondrement de l'Empire.

On parle alors des femmes comme « mères de la nation » pour souligner leur place capitale dans le repeuplement du pays. Cette expression est logiquement contenue dans le titre de l'ouvrage tant les notions de maternité et de nationalisme s'entremêlent dans la construction idéologique d'un idéal féminin au service d'autrui. La naturalisation de la maternité comme avenir normal et souhaitable de toute « vraie femme » (p. 78) devient le discours dominant et repose sur la différence et la complémentarité des sexes. La majorité des féministes britanniques s'accorde alors sur la centralité du rôle reproductif des femmes. Certaines comme Frances Swiney, théoricienne et autrice, considèrent les femmes supérieures aux hommes en raison de leur capacité à enfanter, d'autres comme Edith Ellis, essayiste et dramaturge, estiment que le devoir maternel s'exprime de manière spirituelle et pas forcément filiale. Elisabeth Sloan Chesser, médecin et journaliste médical, défend un féminisme maternel plaçant les femmes au centre du processus de l'évolution.

Florence Binard indique que l'eugénisme a pu représenter pour certaines féministes un engagement instrumental leur permettant de faire accepter le reste de leurs idées, mais il semble encore impossible de mesurer cette agentivité. Certains argumentaires essentialistes et eugéniques ont pu stratégiquement « favoriser l'affranchissement des femmes de la tutelle patriarcale du père puis du mari » (p. 13) : l'accès à l'éducation est réclamé en justifiant que cet apport intellectuel permettra aux femmes d'être des meilleures mères et des meilleures épouses.

Le travail et la classe sociale en débats : entre libération et aliénation des femmes

Le travail domestique féminin est rarement remis en cause mais nombre d'intellectuel-le-s tentent de repenser l'éducation et le travail rémunéré des femmes à un moment où la majorité des métiers leur est interdite. Les théorisations féministes abondent, avec des implications diverses.

La défense d'une éducation à la sexualité pour les filles est symptomatique d'une volonté de protéger les futures « mères de la nation ». Elisabeth Sloan Chesser réclame l'instauration d'une « science maternelle » (p. 74) mais défend également la libération sexuelle des femmes. L'éducation spécifique des filles est souhaitable selon Charlotte Cowdroy, qui souhaite toutefois veiller à ce que les jeunes filles ne s'approprient justement pas leur sexualité (p. 139). Les sciences domestiques sont créées pour faire revenir les femmes au foyer, et visent aussi des progrès hygiéniques pour la « race » : la peur des classes populaires se meut en peur des classes dites dangereuses, ce qui aurait pu être davantage exploité dans cette étude, notamment en s'appuyant sur les travaux de Louis Chevalier.

La question de la classe sociale est ainsi un fil rouge de cet ouvrage. Les autrices présentées sont des intellectuelles « pionnières » dans leur domaine (p. 19), à une époque où « la classe supérieure, les riches et les possédants, s'arrogent la suprématie intellectuelle et les concepts qui leur permettent de dire la société dans leurs propres termes, selon leurs propres valeurs et leur propre morale de classe. » (p. 21). Les idées eugénistes visent donc les classes populaires en défendant une pureté de la « race » allant jusqu'à la stérilisation forcée des « faibles d'esprits » et de toute personne à l'hérédité incertaine. Arabella Kenealy, gynécologue antiféministe, considère notamment que le travail des femmes aura des conséquences biologiques irréversibles pouvant aboutir à l'extinction de l'espèce humaine (p. 112).

Le vocabulaire employé par les eugénistes ne laisse pas de doute sur le racisme et le classisme de la majorité de leurs discours – certaines voix minoritaires comme celles de Dora Marsden ou Barbara Low s'élevant déjà à l'époque pour dénoncer ces idées. La libération par le travail, réclamée par Elisabeth Sloan Chesser ou Frances Swiney, tranche avec l'aliénation au travail subie par les femmes des classes laborieuses, pour qui le travail n'est pas un choix (p. 23), laissant à voir les inégalités matérielles et symboliques entre ces groupes.

Le célibat des femmes : un enjeu transversal

Les femmes étant plus nombreuses que les hommes, une panique démographique s'installe entre les deux guerres. On désigne les femmes célibataires comme « superflues » car elles ne contribuent pas à repeupler le pays. Cette idée est quasi-indissociable de celle de « vieille fille », expression qui se développe au XIX^e siècle et désigne avec mépris les femmes des classes moyennes et supérieures qui ne sont pas mariées et n'ont pas d'enfants. La reproduction devant être l'objectif de toute femme, elle est encouragée par le gouvernement britannique à l'aide de lois ciblant les femmes célibataires : *marriage bar* obligeant les femmes à abandonner leur emploi au moment du mariage, impôts pour les personnes célibataires, propagande anti-contraception, etc. Florence Binard affirme « qu'à l'exception des lois de 1918 et 1927 accordant le droit de vote aux femmes, les vingt lois, votées entre 1918 et 1927, concernant l'amélioration du statut des femmes, ont trait à leur position d'épouse et de mère de famille. » (p. 17). Dès 1919, nombre de femmes sont contraintes de quitter leur emploi au profit de travailleurs masculins (*Restoration of Pre-War Practices Act*). Une fois encore, les femmes populaires et des classes moyennes se retrouvent en difficulté, le seul objectif social les impliquant étant lié à la reproduction.

Frances Swiney défend ainsi le célibat comme moyen pour les femmes d'accéder à la liberté (p. 60), tandis qu'Edith Ellis se positionne dans cette lutte en jugeant l'« inversion » – terme désignant encore l'homosexualité – et l'eugénisme compatibles. Elle fait une théorisation de l'amour qui la mène à farouchement critiquer l'institution du mariage. Elle-même « invertie », elle prône la liberté individuelle de toutes les femmes dans leur sexualité – toujours dans un objectif eugénique d'amélioration de la « race ».

Lorsque l'inquiétude démographique faiblit dans les années 1930, la croisade médiatique et législative contre les « vieilles filles » est remplacée par le débat sur le contrôle des naissances et l'avortement (p. 171). Florence Binard indique que le combat pour l'avortement a d'abord été synonyme d'une réflexion classiste sur la limitation des naissances « dans une perspective économique malthusienne de réduction de la pauvreté » (p. 173). Allant d'un féminisme socialiste pro-avortement (Stella Browne) à un eugénisme catholique anti-contraception (Mary Scharlieb) en passant par un féminisme eugéniste pro-contraception et anti-avortement (Marie Stopes), les conceptions

du contrôle des naissances semblent difficilement conciliables mais conservent des liens visibles.

Cet ouvrage présente une théorisation surprenante et pertinente qui vient souligner la complexité des liens entre féminisme et eugénisme, ce que l'historiographie n'avait pas retenu en occultant la popularité et la puissance institutionnelle du mouvement eugéniste dans les années 1920. Si l'on peut déplorer un certain manque de clarté dans l'organisation manuscrite de cette étude, il reste passionnant d'interroger des enjeux féministes capitaux au prisme d'idées eugénistes qui tranchent avec l'épistémè contemporain.

